



**Conférence donnée au cours de la session 2005
des Semaines sociales de France,
Transmettre, partager des valeurs, susciter des libertés »**

**Forum 4 : l'Église
La foi chrétienne à l'épreuve de la transmission**

Compte-rendu réalisé par JEAN-PIERRE ROSA

Le responsable de ce forum était **Jean-Pierre Rosa**, philosophe, éditeur, membre du conseil des Semaines sociales de France. Il fait également partie du groupe Paroles destiné à faire entendre la voix de laïcs chrétiens dans le débat public. **René Pujol**, directeur de la rédaction de l'hebdomadaire Pèlerin, animait la journée.

Au cours de ce forum, les questions de la salle ont été recueillies et organisées par thèmes par **Christian Mellon**, jésuite, membre du Centre de recherche et d'action sociales et membre du Conseil des Semaines sociales de France, et par **François Desouches**, membre du Conseil des Semaines sociales de France.

Face à la crise de la transmission qui affecte la foi chrétienne, nous nous sentons démunis, pressés par l'urgence ou encore tentés par la démission ; à moins que nous nous surprinions à regretter les temps anciens où « les choses étaient claires », pensions-nous ! En 1995, le rapport Dagens « Proposer la foi » a enthousiasmé nombre de chrétiens et semblait permettre de sortir de ces impasses. Dix ans après nous ressentons encore plus fortement la nécessité de transmettre le goût de vivre mais nous nous interrogeons toujours : comment permettre la naissance de la foi au Christ ? Quel peut être le terreau ecclésial à même d'accompagner cet itinéraire spirituel ? Les responsables pastoraux, les familles et les mouvements divergent souvent sur les réponses à donner. Peut-on accueillir la nouvelle complexité de la société et la diversité ecclésiale comme le terreau indispensable à toute transmission de la foi ? À quelles conditions ces données inédites peuvent-elles nous dynamiser pour inlassablement oser proposer la foi ?

**I La transmission de la foi,
état des lieux dans l'Église et dans la société**

JEAN-LOUIS SCHLEGEL*

Qu'est-ce qui, dans la culture actuelle, rend si difficile la transmission de la foi ? Les changements qui marquent l'espace ou les lieux, sont des obstacles puissants aux efforts pour transmettre.

Le temps sans épaisseur

La foi fait mémoire du Christ ; elle le vit et le célèbre comme un Vivant ; elle espère son

* **Jean-Louis Schlegel**, philosophe, sociologue, éditeur, conseiller de la direction de la revue Esprit, est l'auteur de nombreux livres notamment *Religions à la carte*, Hachette, 1995, *La loi de Dieu contre la liberté des hommes*, Seuil, 2003.

Retour. Le temps chrétien inclut, comme une donnée très forte, les trois dimensions du temps. Or aujourd'hui le temps est réduit à la seule dimension du *présent*. Dans notre société post-moderne, ce n'est pas seulement le passé chrétien lointain, les origines et l'histoire, qui sont hors jeu ; même le passé récent, avec ses ruptures importantes, est ignoré.

Le *calendrier* est désormais presque complètement sécularisé. Depuis les débuts de l'ère industrielle, les rythmes du temps profane ne coïncident pas avec ceux du temps religieux. Mais aujourd'hui les repères du temps familial et personnel sont eux aussi effacés par le rouleau compresseur de la consommation et des technologies de l'information.

Si l'expérience du présent est première, la conséquence logique en est l'importance des moments ponctuels d'intensité, de vécu, de ressenti, etc., sans inscription dans une durée et une cohérence « longues ». C'est une des critiques souvent lancée contre les JMJ. Dans la même ligne, on assiste à une certaine généralisation de l'expérience du « *born again* », de la nouvelle naissance. Aujourd'hui, chacun doit « naître de nouveau » pour rester chrétien. Dans le langage de beaucoup, ces moments d'intensité, où non seulement l'esprit mais aussi le corps sont transformés, comptent plus que l'inscription dans une histoire et une communauté croyantes.

Des lieux traditionnels menacés

Les *espaces* ou les *lieux* traditionnels, au sens large, de la transmission sont en grande difficulté. La mentalité de *l'immédiatement consommable* est omniprésente, souvent très tôt chez les enfants, de même que la fragmentation de l'attention, l'impossibilité d'être attentif sur un minimum de durée – ce qui provoque d'un côté l'ennui, de l'autre le zapping permanent. La catéchèse connaît les mêmes difficultés que l'enseignement. En outre les familles sont aux prises avec un supermarché de propositions de détente et de culture. L'espace familial est sécularisé : pour beaucoup de familles de tradition chrétienne au sens large, les fêtes religieuses ne sont pas célébrées ni mémorisées ; l'indifférenciation entre les divers jours de la semaine est patente. Les familles abandonnent la transmission de la foi aux « spécialistes ». On peut, corrélativement, mentionner aussi le sentiment très fréquent, chez beaucoup de parents, d'être eux-mêmes des ignorants sans tradition.

La présence de multiples religions introduit certainement un élément de richesse, mais aussi de trouble et de relativisation chez les enfants, les jeunes, et même les adultes. Le « parareligieux » omniprésent, pour inoffensif qu'il soit en lui-même, crée une confusion générale quant à l'« objet » de la foi, ou le parasite en permanence. Les autorités préalables – Écritures, Tradition, autorités de l'Église, autorités parentales... – ne sont plus des autorités incontestées, elles n'ont plus valeur de Loi, elles ne sont pas légitimes du seul fait de leur existence : elles ont à prouver leur légitimité. En matière religieuse comme ailleurs, les jeunes entendent le discours de la rupture créatrice : il faut que chacun soit créateur de sa propre vie et y trouve le bonheur. Dans ce contexte, la foi reçue comme une tradition constituée n'est guère attractive. Si le « jeunisme » ambiant est certes détestable, l'Église donne une image de vieillesse, de tristesse. Aujourd'hui, entre le « jeunisme » des uns et l'image « cacochyme » des autres, manquent des médiateurs jeunes, sans complexes, heureux de croire et capables de dire pourquoi.

Inquiets, nous parlons trop de la « transmission » de la foi. Tout nous inviterait plutôt à devenir plus « légers », plus inventifs. La nostalgie n'est pas bonne conseillère dans l'affaire. Une minorité de catholiques compte sur des méthodes fermes, une adhésion sans trouble ni hésitation à l'Église catholique. Mais ces familles sont souvent obligées à un combat permanent pour marquer leur identité. Elles vivent et se fortifient de ce combat, de cette résistance. Le risque, c'est leur crispation quasi-sectaire et l'image ainsi donnée de l'Église.

ANTOINE NOUIS*

Dans la société actuelle, mondialisation et communautarisation se répondent et s'alimentent. Dans le domaine religieux, deux figures les représentent : Le pèlerin et le converti, selon le titre d'un livre de la sociologue Danièle Hervieu-Léger¹.

Le pèlerin

La figure du pèlerin fait écho à ce qu'on appelle le supermarché du religieux. Aujourd'hui chacun constitue son petit cocktail de croyance avec une dose d'Évangile, un peu de bouddhisme, une attirance pour la kabbale et un brin d'Islam ! Dans le domaine du christianisme, Taizé répond à cette figure du pèlerin. Les jeunes qui s'y retrouvent ont fait parfois plusieurs milliers de kilomètres pour se rassembler sur la colline. Un jeune suédois confiait : « Je ne sais pas si Dieu est en Suède, la seule chose que je sais, c'est qu'il est sur la colline. » Cette figure du pèlerin permet d'expliquer la critique habituellement faite à Taizé sur son ambiguïté œcuménique. Un groupe de foyers mixtes milite depuis plusieurs décennies dans la paroisse dont je suis le pasteur. Ils étudient les documents œcuméniques, espèrent et prient pour l'unité. Ils sont déçus et troublés en constatant les orientations des jeunes ménages mixtes. Ces derniers sont peu concernés par les questions œcuméniques, leur problème est celui de la pertinence de l'Évangile dans la vie concrète et de la transmission à leurs enfants. Ils vont là où il y a de la vie, peu importe la dénomination.

Le converti

La figure du converti renvoie au risque de la crispation identitaire. Dans toutes les dénominations, on repère cette tendance au repli. Dans le protestantisme, on a vu depuis une vingtaine d'années se multiplier les Églises haïtiennes, africaines, maghrébines, coréennes, chinoises... Certaines sont très structurées, d'autres plus fragiles, à l'image des populations concernées. Ces Églises servent souvent de refuge à des hommes et des femmes en quête d'intégration mais qui se heurtent à toutes les difficultés de l'immigration.

Lorsqu'un homme émigre, il commence par apprendre la langue de son pays d'accueil, puis il se met à penser dans cette langue étrangère et enfin à rêver. La dernière étape est celle de la prière dans une autre langue. La spiritualité relève de l'intimité la plus profonde, il n'est pas étonnant de voir qu'elle est sensible à sa culture d'origine. Ces Églises deviennent des refuges dans lesquels on prend des forces pour affronter une réalité souvent difficile et l'identitaire se transforme en lieu d'évangélisation.

Nous sommes parfois inquiets quant à l'avenir de nos Églises installées. Les exemples cités montrent que lorsque les institutions sont lentes à évoluer, l'Évangile prend d'autres canaux pour se propager. Quand les portes sont dures à ouvrir, il arrive à l'Esprit de passer par la fenêtre, et c'est heureux car, si les Églises sont parfois hésitantes, l'Évangile lui, n'a rien perdu de sa pertinence.

Débat

Quand on dresse le constat d'une panne de la transmission, ne faut-il pas tenir compte du fait qu'un grand nombre de valeurs contemporaines – la fraternité, l'égalité, les droits de l'homme, la solidarité etc – trouvent leur source dans le christianisme qui a instillé sa manière de voir le monde et les autres dans la société tout entière ?

Jean-Louis Schlegel : Déjà Hegel disait : « le christianisme a fait son temps, les valeurs qu'il portait ont été prises en charge par la société dans son ensemble ». Certes. Mais cela implique une mise en avant du politique qui prend en charge ces valeurs au niveau de leur

* **Antoine Nouis** est pasteur de l'Église Réformée de France, éditorialiste à l'hebdomadaire *Réforme*. Il travaille particulièrement dans le domaine de la catéchèse.

¹ Danièle Hervieu-Léger, *Le pèlerin et le converti*, Paris, Flammarion, collection Champs N°486, 1999.

expression comme de leur mise en application. L'histoire sinistre du XX^e siècle étant passée par là, on assiste plutôt aujourd'hui à un déclin du politique et même à un appel des politiques aux institutions religieuses pour faire vivre et donner sens à ces valeurs.

N'y a-t-il pas aujourd'hui dans l'Église un climat de contre-réforme, de crispation qui fait pencher la balance vers la visibilité, l'affirmation du dogme et de l'identité, au détriment de toute la génération « conciliaire » qui se sent aujourd'hui désavouée ?

J.L.S. : Dès les années 70 il y a eu dans le peuple chrétien une réaction anti-conciliaire très forte. Il y a certes des maladresses, mais on ne peut pas affirmer que cette réaction est soutenue ou amplifiée par le magistère.

Vous avez mis en avant le fait que la société est aujourd'hui une société du présent. Plutôt que d'être critique à son égard, pourquoi ne pas prendre acte du fait que le présent est devenu important. Et que l'Église doit s'adapter à cette nouvelle donne ; par exemple en créant des ministères ponctuels ?

J.L.S. : Oui, je suis d'accord. On ne peut pas tout le temps tout vouloir et tout imposer. Ce qui devrait être premier, c'est le mot expérience plutôt que les mots savoirs, valeurs, etc. Ce que nous devrions faire ensemble avec chacun, c'est l'expérience de Dieu en Christ, l'expérience de l'Évangile. Laisser notre bagage un peu lourd et devenir plus légers.

Les jeunes qui préfèrent l'expérience et la ferveur ne sont-ils pas plus proches de l'Évangile ?

J.L.S. : Dans ce désir de ferveur et de foi pure, on retrouve la source vive. Le Christ est voilé et trahi par l'Église comme cela a toujours été le cas depuis les commencements. Mais d'un autre côté, en rester à l'expérience « primale » du Christ et de la ferveur sans s'inscrire dans une histoire ne construit pas la foi.

N'y a-t-il pas un risque de communautarisme dans ces Églises « ethniques » ? Comment faire la part de la foi ?

Antoine Nouis : Il y a bien sûr un effet communautaire dans ces Églises. Mais il y a aussi une vraie ferveur, une vraie prédication. C'est l'Évangile qui y est annoncé, je peux en témoigner. Attention à nos jugements : nos Églises occidentales sont tout aussi « ethniques ». Gardons-nous de croire que nous détenons l'universalité.

II « Proposer la foi » : une perspective ecclésiale toujours actuelle, mais à quelles conditions ?

JEAN-LOUIS SOULETIE*

Si l'on veut traduire la prise de conscience qu'a représentée la *Lettre aux catholiques de France* dans la vie de l'Église de France, on peut dire qu'elle a permis d'enregistrer un pluralisme qui engage l'Église dans une nouvelle donne pastorale dont le programme relève d'une « proposition » plus que d'une attestation ou d'un simple « accueil de la vie ».

Le pluralisme de la société, une nouvelle donne pastorale

Utilisées par la *Lettre aux Catholiques de France*, les termes «proposer la foi» renvoient à la nouvelle attitude des Églises pour accomplir leur mission d'évangélisation dans notre contexte de post-chrétienté. Leur tâche s'inscrit dans le cadre du pluralisme qui résulte de la

* Jean-Louis Souletie est prêtre de la congrégation des frères missionnaires de sainte Thérèse, professeur à la faculté de théologie de science religieuses de l'Institut Catholique de Paris, responsable de la formation dans le diocèse d'Angoulême. Il co-dirige la collection *Mieux vivre* aux éditions de l'Atelier, la collection *Initiation théologique* aux éditions du Cerf. Il a publié de nombreux ouvrages dont *Les grands chantiers de la christologie*, Desclée, 2005 ; *Une république des religions*, L'Atelier, 2003.

crise de la transmission des valeurs qui affecte toutes les sociétés modernes et qui se répercute dans les Églises. La proposition de la foi est devant un défi pour la foi. Le christianisme est aujourd'hui une proposition spirituelle parmi d'autres car l'Église catholique a perdu la position éminente qui était la sienne jadis. Pour vivre et assumer ses responsabilités, qu'on soit croyant ou non, il y a peu de soutiens, peu d'institutions traditionnelles à disposition sur lesquelles se reposer tranquillement. Chacun doit aller puiser dans le plus profond de son être la ressource pour poser des actes humains responsables. Voilà pourquoi une question décisive pour l'Église est de savoir comment nourrir d'Évangile ce « croire » simplement humain que tous doivent mobiliser pour exister.

Qu'est ce donc que « proposer la foi » ?

La foi ne s'impose plus d'en haut dans des sociétés démocratiques. Elle ne découle pas non plus simplement des valeurs humaines. Plus nettement aujourd'hui, la « proposition » de la foi relève de l'initiation chrétienne qui cherche à mettre en contact avec Dieu et dont l'Évangile de la Samaritaine (Jn 4) comme le récit de la rencontre de Pierre et Corneille (Ac 10) fournissent une ligne directrice.

« Proposer » appelle une estime fraternelle pour autrui. Dans ce cadre, évangéliser dans la société d'aujourd'hui c'est estimer et mettre en valeur la vie de l'Esprit Saint déjà à l'œuvre dans le dynamisme qui anime nos contemporains. Une fraternité née de l'Évangile est requise à l'égard du monde auquel l'Église veut proposer la foi.

Car l'Église qui veut partager l'Évangile est appelée à considérer les différences inhérentes au pluralisme actuel comme intéressantes et plutôt heureuses. Cela veut dire aussi qu'en évangélisant elle ne propose pas « clé en main » la solution intégrale de tous les problèmes de l'humanité. L'intervention religieuse laisse un champ immense à des recherches et des activités séculières qu'elle n'a pas compétence ni vocation à contrôler. C'est ce que la tradition de la laïcité française a appris à l'Église. Évangéliser c'est proposer fraternellement la ressource de l'Évangile pour que chacun puisse discerner à quel appel il lui faut se rendre quand il pose les actes qui engagent son existence. L'Évangile est de ce fait un instrument de discernement pour aider chacun à combattre le mensonge qui peut dénaturer les convictions les plus sincères, les idéaux les plus élevés. Ainsi Jésus n'annonce pas à ses interlocuteurs une foi nouvelle, il les guérit, il sauve leur foi infirme. Aujourd'hui sa voix est un appel que relaye l'Église pour sortir nos sociétés du cynisme qui les rongent.

Une hospitalité offerte à l'amour de la vie ²

Il est clair aujourd'hui qu'on n'arrivera pas à apprécier l'importance religieuse de Jésus-Christ dans notre monde contemporain à la mesure de l'emprise sociale du christianisme, par des analyses de comportement ou d'« impact sur les valeurs ». La place de Jésus dans notre monde relève d'une appréciation de foi, d'un discernement religieux au cœur de la proposition de la foi. Elle affirme que les gens d'aujourd'hui ne sont pas étrangers au Christ, comme ils le pensent et comme les analyses de société le disent. L'importance de la personne de Jésus-Christ ne saurait venir jusqu'à nous s'il n'y avait, au niveau spirituel, quelque chose de transmis qui est un composant substantiel de la confiance spontanée des hommes dans la vie, et qui est animé par ce que Jésus-Christ a été d'une façon unique et définitive. « Dès lors, le fait que les pratiques religieuses soient instables et que l'activité visible de l'Église ne semble pas transmettre l'importance de Jésus, doit-il vraiment nous inquiéter ? Est-il nécessaire de se représenter tous les occidentaux comme des gens éloignés du Christ au prétexte que beaucoup d'entre eux ne passent pas longtemps dans les mains de l'Église, que ce soit par le catéchisme, ou par la fréquentation des assemblées chrétiennes ? »

La difficulté de notre monde est peut-être moins celle de croire que de trouver le contact avec le Christ, qui est plus familier qu'on ne le croit à l'existence de l'humanité. Est-il

² Cette réflexion de J. Gagey nous a conduit à la rédaction de l'article qui inaugure l'album *Fêtes & saisons* sur le catéchuménat en 2005 au Cerf.

possible alors de faire la jonction ? D'établir le contact avec le Christ ? Qui est en mesure de permettre cette liaison ? Ce rôle est dévolu à l'Église comme le rappelait *Lumen gentium* au concile Vatican II.

Mais objectera-t-on, il existe un rejet et un doute envers l'Église. Soulignons qu'ils ne visent pas le bien dont elle est porteuse : le Christ. Pourtant les gens expriment toujours une interrogation sur la capacité de l'Église à leur donner accès à ce bien. La proposition de la foi est cette attitude qui cherche à ne pas les décevoir dans la question de la vérité que portent souvent nos contemporains avec un courage que l'on soupçonne trop peu.

La proposition de la foi relève du témoignage compris non pas comme la propagande généreuse de la foi mais comme la mise en contact avec Dieu. Ainsi la femme de Samarie, témoin improbable, devient pour les siens celle qui les renvoie à Jésus. Ils iront à leur tour faire leur expérience personnelle – pas la sienne – pour que leur foi ne se fonde plus sur les paroles du témoin mais sur l'expérience qu'il leur a rendu possible. Telle est la proposition dont l'Église est dépositaire et qui lui reste toujours à offrir en partage. Elle ne le fera qu'en discernant et en entrant en contact avec ce qui déjà sourd du Règne de Dieu dans ce monde que Dieu crée.

FRANTISEK TRESTENSKY*

Quarante ans de persécution religieuse et d'endoctrinement athée – interrompus uniquement par la brève ouverture du "socialisme à visage humain" d'Alexander Dubcek en 1968 – n'ont pas déraciné la foi des Slovaques. 86% de la population se déclare aujourd'hui chrétienne. Le régime communiste a cependant laissé de profondes traces dans le système économique et social du pays, mais plus encore dans la culture de la génération qui exerce aujourd'hui son influence dans les diverses sphères de la société.

On ne peut pas oublier l'histoire, si on veut trouver son identité. Grâce à l'histoire, nous savons qui nous sommes aujourd'hui, qui nous étions hier, ce que nous avons fait de bon et de mauvais. La transmission de la foi, c'est l'expérience partagée d'une vie reçue, le passage de témoin d'une génération à l'autre, un passage de témoin qui prend appui sur la tradition vivante. Transmettre, c'est décisif pour donner un avenir à l'histoire, à notre histoire personnelle, à l'histoire de notre pays, à celle de nos communautés chrétiennes.

En Slovaquie, la vie religieuse de la population est animée par une foi traditionnelle. De nombreux chrétiens baptisés n'ont pas encore adhéré réellement à leur foi, de manière adulte et consciente. Ils se disent chrétiens, mais ils ne réagissent pas avec responsabilité. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent ni pourquoi ils le veulent. La priorité, l'urgence aujourd'hui, c'est de s'éduquer à la liberté. Il est urgent en particulier que, dans les familles, les parents éduquent leurs enfants à une juste liberté.

Notre but n'est pas de pousser les personnes au sacerdoce ou à la vie religieuse, mais de les aider par le dialogue, l'amitié et la prière à trouver la liberté intérieure qui leur permettra de suivre Jésus là où il veut les mener.

ULRICH RUH*

Les relations entre l'état et les Églises catholique et protestante en Allemagne sont réglées par des concordats qui garantissent notamment l'existence de facultés de théologie dans les universités d'État, l'enseignement de la religion comme matière obligatoire dans les écoles publiques, certaines subventions et, surtout, « l'impôt de l'Église » (un supplément de huit à neuf pour cent de l'impôt sur le revenu pour chaque salarié qui déclare appartenir à l'église catholique ou protestante). Cet impôt est en diminution mais il reste néanmoins la ressource financière la plus importante pour l'Église catholique en Allemagne et fait d'elle une Église

* Frantisek Trestensky est prêtre slovaque, doctorant à l'Académie de théologie de Cracovie.

* Ulrich Ruh est éditorialiste au *Herderkorrespondenz* (Allemagne)

encore riche comparée à la plupart des autres Églises en Europe.

Pour autant l'Allemagne est un pays où, comme en France, la foi chrétienne ne va plus de soi. C'est le prix à payer de la liberté de l'homme moderne, du pluralisme religieux et d'une sécularisation de la vie publique et culturelle. La transmission de la foi comme tradition culturelle, pratique religieuse et expérience spirituelle est donc en pleine crise. Dans le réseau très dense des paroisses allemandes on consacrait beaucoup de temps et d'efforts pour préparer les enfants et les jeunes à la première communion et à la confirmation. Mais la plus grande partie des enfants et des jeunes ne s'intègrent pas à la vie liturgique et communautaire de l'Église. Ce qui a conduit à renforcer la catéchèse des adultes.

Au niveau de l'enseignement, la présence de la religion comme discipline dans les programmes scolaires est considérée comme une grande chance non pour une transmission catéchétique de la foi, mais au moins pour une introduction des jeunes au christianisme comme fait religieux, éthique et culturel. Pour beaucoup, l'école reste le seul contact avec la tradition chrétienne.

Pour l'Allemagne, la coopération œcuménique est capitale. Les Églises catholique et protestante sont différentes dans leurs structures et leurs héritages culturels, mais elles sont confrontées aux mêmes défis. Catholiques et protestants vivent presque partout porte à porte et leurs Églises sont appelées à témoigner ensemble la foi. Récemment, l'élection du « pape allemand » Benoit XVI et les JMJ à Cologne ont suscité un vif intérêt dans les médias et ont nourri un débat sur le rôle de la religion et de l'Église dans la société et la culture contemporaines. Ils n'ont pas changé le climat religieux et spirituel mais ont contribué à renforcer dans certains milieux de la société allemande une nouvelle sensibilité pour le christianisme comme ressource éthique et comme élément constitutif de l'héritage spirituel de l'Europe. Ils ont aussi donné un nouvel élan à un certain nombre de jeunes catholiques.

Débat

Si notre message n'est pas bien reçu, nous arrive-t-il de nous interroger sur sa qualité ? L'amour n'est-il pas un « pré-requis » à la transmission ? L'Église, au lieu de transmettre, ne fait-elle pas écran à la Bonne Nouvelle ?

Jean-Louis Souletie : Bien sûr : dans ce nouveau contexte, la réalité de la transmission renvoie à la qualité des transmetteurs. L'Évangile ne pourra être cru que si le corps qui le porte en vit suffisamment. Pourtant, dès l'origine, le témoignage est confié à des gens bien improbables, comme la Samaritaine, les premiers apôtres. En réalité transmettre l'Évangile suppose de répondre à une question qui s'adresse personnellement à chacun de nous : en quoi l'Évangile est, pour moi, une nourriture pour être plus humain ?

Nos communautés ne sont pas suffisamment vivantes ; nos Églises sont des lieux de consommation de la liturgie plutôt que des lieux de vie et de transmission de la vie. Ne donnons-nous pas l'image d'une Église misogyne et gérontocratique ?

J.L.S. : Plutôt que de parler de transmission, il faudrait parler d'initiation et de mise en contact. Or, même si l'environnement n'est plus porteur, même si ce que faisait la famille, le village... doit aujourd'hui être porté par la communauté, la transmission se fait. Il y a des groupes, des mouvements, spirituels ou d'action catholique qui ont depuis longtemps pris le relais, qui savent initier et mettre en contact. Cette déploration sur la situation actuelle oublie que si nous sommes ici, c'est que nous avons été engendrés. Il y a encore quelque chose du corps ecclésial qui nourrit notre fidélité. Sinon, il y a longtemps que nous serions partis.

Quant à la consommation de liturgie, il s'agit peut-être d'un effet de perspective dû à l'habitude. Il y a en effet aujourd'hui des gens, des jeunes en particulier, qui viennent à l'Évangile par la liturgie. Pour un certain nombre de gens la liturgie est un lieu de naissance.

Le langage de l'Église n'est-il pas trop souvent incompréhensible, inadapté à nos contemporains ?

J.L.S. : Sans minimiser du tout l'effort que doit faire l'Église pour s'adapter à ceux à qui elle s'adresse, il faut tout de même se poser aussi cette question : n'y a-t-il pas une manière de s'en prendre au langage de l'Église qui relève de l'alibi ? Après tout, quand les interlocuteurs de Jésus ne l'entendent pas, ce n'est pas en raison de la complexité de ce qu'il dit, mais c'est tout simplement parce qu'il ne veulent pas le comprendre. N'y a-t-il pas parfois un phénomène du même ordre dans ce refus du langage chrétien dont la base évangélique reste tout de même extraordinairement accessible ?

III Donner des raisons de vivre, proposer la foi au Christ, appartenir à l'Église : quels itinéraires avec quels acteurs ?

ROBERT SCHOLTUS*

L'un des postulats mis à mal aujourd'hui est qu'il existe des vieux et des jeunes. La différence adulte/enfant s'estompe au profit d'une indifférenciation croissante des âges et des générations. Les vieux veulent rester jeunes et les enfants sont traités en « adultes-miniatures ». Si l'on veut bien ne pas se dissimuler le vieillissement de l'institution ecclésiale, la situation présente donne une résonance toute particulière à la question que Nicodème pose à Jésus : « Comment naître quand on est vieux ? ».

Une transmission qui implique tout chrétien

La question de la transmission de la foi ne peut plus être pensée seulement dans sa *dimension verticale*, comme passation d'un héritage d'une génération à l'autre. Il y a une *dimension horizontale, transgénérationnelle* de la transmission qui relève de la responsabilité de tout chrétien.

Tous les parcours d'adhésion personnelle à la foi s'inaugurent aujourd'hui dans un *événement fondateur*, événement d'une rencontre, événement d'une lecture, événement d'un bouleversement existentiel. L'événement précède la signification ou plus précisément, à la faveur de l'événement, le sentiment d'appartenance précède l'adhésion croyante. Mais le passage de l'événement à la durée, de l'expérience affective à l'intelligence croyante et finalement à la décision d'un engagement, nécessite une triple démarche : *initiatique* d'abord, qui fait passer par le corps la décision de la foi (pèlerinage) et qui consiste à s'en remettre aux puissances d'éveil des rites (liturgie) ; *d'intériorisation* par l'apprentissage de la prière et un accompagnement spirituel personnalisé (retraites, séjours en Abbayes, etc ...) ; et enfin *mystagogique*, c'est-à-dire la transmission d'une sagesse spirituelle et l'inscription dans une tradition spirituelle.

Une conversion nécessaire

Il est convenu de dire que seule une revitalisation des communautés chrétiennes rendra possible la transmission. Ne faudrait-il pas inverser cette logique et considérer que c'est en se détournant de ses préoccupations d'intendance que l'Église retrouvera sa tonicité ? C'est en effet en se passionnant pour les héritiers qu'elle a désir d'engendrer que l'Église découvre la richesse de son héritage et la joie de son vivre-ensemble. C'est en lisant l'Évangile avec des gens qui ne l'ont jamais lu qu'on en comprend l'étonnante jeunesse. C'est en conversant avec des hommes et des femmes réputés loin de l'Église qu'on en redécouvre la puissance de salut.

La mémoire avec laquelle nous voudrions tant réconcilier nos contemporains a besoin de l'oubli : il nous faut accepter d'oublier nos itinéraires encombrés de vieux croyants passés

* **Robert Scholtus** est prêtre, supérieur du séminaire des Carmes à Paris, prêtre du diocèse de Metz où il a exercé conjointement pendant 25 ans un ministère paroissial et diverses responsabilités dans le domaine de la formation chrétienne. Il a enseigné la théologie à l'université de Metz, il a été directeur de la revue *Prêtres diocésains*. Il a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels, tout dernièrement : *Petit christianisme d'insolence*, 2004, Bayard.

par les euphories conciliaires et les désenchantements postmodernes – ou à tout le moins, ne pas chercher à y faire passer les nouvelles générations, pour avec elles, commencer à croire. Et commencer à croire, c'est d'abord croire à l'irruption du neuf, comme y invite la réponse de Jésus à Nicodème : « Ne t'étonne pas si je t'ai dit : « il vous fait naître d'en-haut ». Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit » (Jn 3,7-8).

AGNES AUSCHITZKA *

Aujourd'hui plus que jamais il apparaît nécessaire d'articuler éveil à la foi et éveil à la vie. La vie n'a jamais été facile, et elle l'est sans doute moins aujourd'hui qu'auparavant. Les relations professionnelles se sont tendues et, à l'intérieur de la famille elle-même, plus rien ne va de soi : ni le couple, de plus en plus fragile et exposé, ni la vie des enfants, ni la vie avec les enfants.

Des raisons de vivre.

Pourtant, le sens de la vie demeure comme un invariant : aimer et se laisser aimer donne sens à toute l'existence. La nouveauté est que cette recherche doit désormais se faire plus ouvertement à travers les difficultés, et parfois grâce à elles. Faire découvrir aux enfants cette vocation à l'amour dans ce contexte est particulièrement difficile aujourd'hui. La famille reste cependant le lieu privilégié où s'investissent nos raisons de vivre. Tous les sondages et toutes les études nous le disent à l'envi. Face à la question de la transmission de la foi, la famille doit donc assurer aujourd'hui sa mission spécifique et première qui consiste à donner des raisons de vivre, un sens à la vie, un goût de vivre. Les parents chrétiens en témoignent eux-mêmes : les raisons de vivre précèdent et sont la condition des raisons de croire.

La famille, « première cellule d'Église ».

Cette expression traditionnelle pose, si l'on regarde les choses en face, un certain nombre de questions. La première concerne la définition même de la famille : les modèles, on le sait, se sont diversifiés et la famille classique n'est plus le seul modèle. Et pourtant, quel que soit le modèle (famille monoparentale, recomposée...) tous les parents cherchent à donner à leurs enfants des raisons de vivre, tous cherchent le bonheur de leurs enfants.

Il faut donc bien admettre que toute famille, quel que soit son statut, qui permet que s'entende et se vive l'Évangile aujourd'hui, est cellule d'Église. Il ne faut pas laisser s'insinuer de doute sur ce point car la mission des parents est essentielle et irremplaçable : ils sont les premiers chronologiquement et essentiellement, de par la relation de chair qui se vit par eux, dans la transmission.

Laisser place à l'Esprit.

Prendre conscience qu'il n'y plus aujourd'hui un unique modèle de cette « première cellule d'Église » risque bien sûr de nous mettre dans un certain inconfort mental psychologique ou social. Mais cela peut aussi nous permettre de redonner sa place à l'Esprit qui « souffle où il veut ». Et c'est ainsi que l'on peut redécouvrir que la transmission ne recouvre pas l'entrée dans une conformité. Aimer, se laisser aimer, n'a rien à voir avec « se ranger » ! Il s'agit de bien autre chose.

* Agnès Auschitzka est théologienne, psychologue, journaliste au quotidien La Croix. Parmi ses ouvrages, notons : *J'éleve mon enfant dans la foi chrétienne, de la naissance à l'âge adulte, comment transmettre l'amour, la foi et la confiance*, 1998, Bayard.

ARNAUD FAVART*

Globalement depuis trente ans, l'éducation vise à promouvoir l'épanouissement personnel. Mais dans cette unique perspective que reste-t-il du crédit fait à l'autorité des générations qui précèdent ? L'épreuve initiatique visait à ce que la personne sorte de son cadre habituel et puise dans la confiance reçue d'un autre les ressources pour réussir un défi, surmonter l'adversité. Sait-on encore ce qu'est initier ? Pour le scoutisme, le développement des logiques du risque zéro y affaiblit la pertinence de l'initiation. Or vouloir évincer le risque, renoncer à la part d'aventure inhérente à l'existence, c'est affaiblir le développement de la confiance, ce terreau naturel de l'engagement. Comme « praticien de la transmission », tant à l'aumônerie nationale des Scouts de France, que dans le secteur rural que je dessers, voici quelques-uns de mes repères.

L'apprentissage de la lecture par les histoires, les récits fondateurs. Lire c'est donner un nom, mettre des mots sur les choses, apprendre à donner un nom à l'expérience vécue, alors que les familles ont si peu de mots, et tant de pudeur, pour parler de la sexualité, de la religion, de sens ou du désir. Apprendre à lire suppose d'entrer dans un univers qui nous précède, et de s'insérer dans un système qui a ses lois, ses règles de langage (orthographe, grammaire).

L'apprentissage de l'écriture : « c'est à ton tour de faire ! » Écrire, c'est maîtriser un outil (le crayon), pour écrire à son tour l'histoire. Apprendre à écrire, c'est accompagner l'acquisition de l'autonomie en transmettant un savoir faire. C'est favoriser « le passage à l'acte » sous le regard bienveillant de quelqu'un. Si l'on s'est affronté à l'écrit, on peut alors avoir plus de liberté pour écrire, pour faire à son tour.

L'apprentissage du calcul par la résolution de problèmes. Compter, c'est déchiffrer les énigmes de la vie, c'est faire face aux problèmes de l'existence, c'est donner une mesure, une valeur, aux événements. Pour donner de la valeur aux choses, aux personnes, aux histoires, il faut apprendre ce qui compte. Apprendre ce qui compte, c'est apprendre à se situer quelque part dans les combats du monde et de l'histoire, c'est apprendre à gérer les conflits.

Déplacer le conflit en soi. « Aussitôt après son baptême Jésus fut conduit au désert pour y être tenté. » Pas de transmission possible sans mise à l'épreuve, sans faire face aux risques et aux énigmes, sans surmonter des défis. On sort de l'affrontement entre personnes, entre générations, on sort d'un conflit d'autorité, pour déplacer le conflit à l'intérieur. C'est en lui-même que le sujet doit déchiffrer une issue.

Le rite et l'institution. Si la méfiance et la distance sont souvent de rigueur vis à vis des institutions, il y a pourtant des événements, des parcours, des responsabilités qui peuvent devenir 'instituant' pour la personne. On rencontre là en particulier le domaine du rite : un lieu décisif de la transmission. Que reste-t-il des rites de passages, d'intégration ? Une société sans rites a bien du mal à transmettre ce qui compte pour elle. Quelques exemples, à différents niveaux : le déclic que provoque le BAFA chez le jeune qui bascule du côté de l'animateur ; le rite de la promesse dans le scoutisme ; le permis de conduire ; les rites de l'initiation chrétienne ; Taizé, avec son initiation à la prière et à ses rites ; les JMJ, à la fois institutionnalisées et 'instituant' – notamment dans leur dimension internationale : franchir les frontières et s'affranchir, au sens de devenir adulte – ; la rencontre de la

* Arnaud Favart est prêtre de la Mission de France. Il a travaillé comme prêtre-ouvrier sur des chantiers de travaux publics. Ancien aumônier national des scouts de France, il est aujourd'hui curé de paroisse à Boussac, dans la Creuse, (une paroisse rurale de 49 communes). Il a publié en 2002 *La Sève et le souffle*, Presses d'Ile de France.

pauvreté, de la maladie, de la violence... qui a opéré un déplacement dans la personne : agir pour que rien ne soit plus comme avant. !

Débat

Comment redonner une juste place au corps dans la transmission de la foi en la vie ?

Robert Scholtus : La place du corps dans la transmission se vit à travers l'initiation. Toute initiation passe par le récit et par le corps, mieux encore par la conjugaison des deux dans le rite. Le rite, le sacrement, est en effet la mise en œuvre symbolique d'un récit qui passe par le corps.

Le langage chrétien n'est-il pas un obstacle à la transmission dans la mesure où il est difficilement compréhensible et semble apparaître le plus souvent comme un langage d'initiés ?

R.S. : Il y a des mots qui, pour nos générations, semblent insupportables, comme le sacrifice ou la gloire. Mais pour des jeunes, il s'agit de mots neufs, innocents. C'est le propre des poètes de savoir réinvestir les vieux mots. S'ils le veulent, les Chrétiens peuvent exercer une fonction poétique de renouvellement du langage par le dedans, après être passés par l'épreuve de la vie, de la prière et du silence.

En matière de transmission, on assiste parfois à une interdiction de « prosélytisme » faite aux grands-parents par certains parents. Peut-on contourner l'interdiction des parents ?

Agnès Auschitzka : Oui, le cas est plus fréquent qu'on ne le pense. Il faut, je crois, malgré toute l'envie que l'on a de transmettre ce que l'on croit être le meilleur, respecter l'éducation voulue par les parents. Il y a là une souffrance à traverser. Mais le témoignage, la réponse à une question précise de la part de l'enfant, cela, personne ne peut l'interdire.

IV L'indispensable terreau de la transmission

JEAN-CLAUDE REICHERT*

Quand nous parlons de « crise de la transmission », c'est d'abord dans un sens technique : nous voudrions faire passer à la génération montante un patrimoine de savoirs, de convictions, de valeurs, d'attitudes religieuses et nous gémissons de ne pas y parvenir. En catéchèse nous avons longtemps cru que la crise de la transmission était technique. Puis nous avons commencé à faire porter la responsabilité de la crise sur l'absence d'un terreau facilitateur. Les familles n'assuraient pas convenablement leur charge d'éducation, l'environnement n'était plus porteur.

Le constat d'une « rupture de tradition »

Le *Rapport Dagens* et la *Lettre aux catholiques de France* diagnostiquent en réalité une « rupture de tradition » : les savoir vivre fondamentaux que véhiculent les grandes traditions sont ébranlés. Et cela parce que nous n'acceptons plus de nous reposer sur les traditions et usages reçus. Il y a rupture de tradition parce que nous voulons nous-mêmes signer les choix conducteurs de nos existences. Mais ce n'est pas parce que nous sommes dans une rupture de tradition qu'il faut nous résoudre à ce que chacun vive sa foi comme il le peut, pour lui, en privé. Nous avons le devoir de dire la foi qui nous anime comme Église. Autrement dit, nous avons le devoir de transmettre. Mais nous ne pourrions le faire dans la situation de rupture qui nous marque culturellement qu'à la condition d'aller nous-mêmes constamment aux sources qui nous font tenir dans la vie en croyants. Il n'y a pas de

* **Jean-Claude Reichert** est prêtre, directeur du service national de la catéchèse et du catéchuménat. Il a assuré de 1992 à 2002 la direction du service diocésain de la catéchèse de Strasbourg où il a dirigé deux collections catéchétiques pour les enfants. Il a publié en 2002, aux éditions Bayard *Catéchèse pour temps de ruptures, une lecture initiatique de l'Évangile de Marc*.

transmission possible sans que l'ensemble des croyants se placent en situation de recevoir eux-mêmes la foi.

La responsabilité catéchétique de l'Église

Dans le processus de renouvellement de la catéchèse, les évêques ont d'abord voulu inviter le Peuple de Dieu à vivre une démarche spirituelle avec le document au titre évocateur : *Aller au cœur de la foi*. En fait, la principale inflexion apportée à la catéchèse par les évêques tient dans l'intuition que c'est le terreau ecclésial qui pourra transmettre la foi. Cela ne veut pas seulement dire que « nous sommes tous collectivement responsables de la transmission ». Cela signifie plus profondément que c'est dans le terreau d'une vie ecclésiale que naît la foi. Voilà pourquoi se développent aujourd'hui des initiatives de parrainages entre enfants en catéchèse et croyants habituels de l'assemblée dominicale. Voilà pourquoi il y a désormais des diocèses où la catéchèse des enfants n'est plus réalisée par les seuls catéchistes de groupe, mais où les personnes de la communauté chrétienne locale sont sollicitées pour vivre un parcours de découverte avec les enfants.

Longtemps, nous avons cru pouvoir faire œuvre de transmission en organisant des groupes d'âge et des rythmes spécifiques. Aujourd'hui nous découvrons qu'il nous faut aussi développer des occasions de catéchèse bâties sur la rencontre et le partage entre les générations. Dans le cadre du rassemblement dominical se vivent par exemple des rencontres où se côtoient enfants et parents, invités du seuil et croyants habituels. Au cours de ces « dimanches pour la foi » des adultes qui ne seraient jamais venus à la catéchèse découvrent l'Église sous un visage qu'ils ne lui soupçonnaient pas et c'est cette réalité d'échange et de relations entre croyants qui leur transmet la foi.

JEAN-MARC LIAUTAUD *

L'annonce explicite de l'Évangile que pratique Fondacio³ se fonde sur cinq convictions.

1 – On ne transmet pas la foi, c'est elle qui se transmet - si l'Évangile est annoncé. Personne ne « fabrique » la foi de l'extérieur. Mais pour que ce feu s'allume, il faut que l'Évangile soit annoncé. Proposer l'Évangile est une mission aujourd'hui indispensable tout simplement parce que la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ne signifie plus rien pour une part croissante de nos contemporains.

2 – Annoncer l'Évangile relève d'un dialogue amical et confiant. La quête de sens est présente chez nos contemporains, elle est même parfois angoissée. Mais elle ne se dit pas selon les formes habituelles d'une recherche de type « religieux chrétien ». Notre première responsabilité consiste à proposer à nos contemporains d'oser se poser jusqu'au bout leurs questions et, chemin faisant, de leur témoigner de la manière dont, pour nous, l'adhésion au Christ « fait sens » au cœur de ces grandes questions que nous partageons avec eux. Ici, il faut éviter un écueil majeur : imaginer que les questions sont du côté des autres et les réponses de notre côté. La forme adéquate de la proposition de l'Évangile est celle du dialogue. La norme de notre action nous est fournie par la rencontre de Jésus avec la Samaritaine.

3 – Annoncer l'Évangile réclame audace et discernement. Il y a donc à se rendre présents aux quêtes de vie de nos contemporains, avec respect et humilité, mais aussi avec cette conviction et cette expérience que Jésus-Christ, accueilli et confessé en Église, donne sens et met en route. Dans ce domaine, l'audace doit s'allier avec un constant souci de

* Jean-Marc Liataud est membre de la communauté nouvelle Fondacio, responsable de programmes de formation chrétienne au CIRFA d'Angers (Centre International de formation et de recherche appliquée) enseignant de science biblique à la faculté de théologie de l'université catholique d'Angers.

³ communauté nouvelle née en 1974 et répandue aujourd'hui dans une vingtaine de pays.

discernement : on n'annonce pas l'Évangile de la même manière à des couples, à des jeunes ou à des retraités. Et même dans ces publics, il faut tenir compte de positionnements différenciés.

4 – Annoncer l'Évangile c'est viser une incorporation au Corps du Christ, et cela sans stratégie. Parler d'approches différenciées ne veut pas dire développer une stratégie. La stratégie consisterait à aller rejoindre la personne sur le terrain de ses soifs de vie pour l'enfermer dans un chemin qui l'amènerait à accepter « la réponse chrétienne ». Jésus n'a jamais fait cela, il n'a jamais enfermé personne.

Pourtant la foi chrétienne n'est pas non plus un « kit individualisé de sens » mais un ensemble cohérent de vérités articulées entre elles. Comment faire entrer les personnes dans une objectivité dont elles semblent n'avoir que faire ? La réponse à ce dilemme vient lorsqu'on s'avise que proposer la foi c'est proposer une adhésion à la personne du Christ, et donc une incorporation au corps de quelqu'un. Or, cela se fait toujours sous la forme d'une incorporation progressive à une communauté, un groupe, une paroisse, un mouvement. C'est ce « vivre ensemble » qui fonde les objectivités de la foi.

5 – Annoncer l'Évangile réclame la synergie de tous les « corps » qui font l'Église. Aujourd'hui, les gens sont reconnaissants que des Chrétiens osent les aborder pour mettre avec eux des mots sur les grandes questions de la vie. Mais ce chantier ne peut être entrepris que par une Église dans laquelle des « corps » se structurent pour s'atteler à la tâche. J'appelle « corps » un groupe de Chrétiens organisé, à l'intérieur duquel sont vécues des relations significatives au regard de la foi, et qui s'approprie, par appel ou par délégation, la mission de l'annonce de l'Évangile. Une paroisse est évidemment un tel corps. Un mouvement peut l'être. Une communauté nouvelle également.

L'ampleur du chantier actuel oblige tous ces corps à entrer en synergie, en coopération. Les exemples de rencontre et de travail en commun entre ces publics existent et ils sont très encourageants. Ils vont certainement se multiplier et contribuer à un décloisonnement de notre Église – surtout quand ils prendront en compte la dynamique œcuménique. L'Église de France va continuer, dans la ligne tracée par les évêques, à se saisir ensemble du chantier de la proposition de l'Évangile.

JOËLLE CHABERT*

Les questions des petits sont une chance pour les grands

- Qui c'est, Dieu ?
- Pourquoi on dit qu'il a créé le monde ? Et lui qui l'a fabriqué ?
- C'est obligatoire d'avoir un dieu ?
- Est-ce que tout le monde a le même Dieu ? Sinon, comment on choisit ?
- Si Marie est la mère de Dieu et Jésus le fils de Dieu, Marie, c'est la grand-mère de Jésus ?

Au-delà d'une nécessaire transmission des grands vers les petits, les questions que posent les enfants sont un terreau pour la foi des adultes.

Questions religieuses et découverte progressive de la vie

L'envie de comprendre, le désir de savoir, viennent très tôt. Derrière la banalité quotidienne, se cachent quantité d'émotions, de progrès et d'échecs qui amènent découvertes, surprises et interrogations. Quand un petit apprend à lire, il sort d'un chaos et ses nouvelles possibilités le poussent à s'interroger sur l'organisation du monde. C'est parce

* Joëlle Chabert est journaliste, licenciée en théologie, directrice de l'agence Atout presse senior. Parmi sa bibliographie, il faut signaler l'édition de *Parler de Dieu avec les enfants au XXI^e siècle.*, Bayard 2005.

qu'il se bagarre sans cesse avec sa grande sœur qu'Emmanuel demande si on est obligé d'aimer tout le monde. Lorsqu'un enfant envoie un beau dessin à sa marraine ou à son grand-père qui habitent loin, il devine que la tendresse est faite à la fois de proximité et de distance. S'il entend dire que Dieu est tendresse et bonté, il saura que la tendresse ne se dit pas seulement dans les câlins. Au fil des ans et d'une certaine expérience intérieure liée à des émotions, des élans de compassion, des joies, des peurs, des envies de bien faire – et aussi de faire des méchancetés – les enfants sont amenés à se demander si tout ça n'a pas quelque rapport avec ce que certains nomment Dieu.

L'éveil au symbole, à l'invisible, au mystère, et l'éveil de la curiosité intellectuelle

Les parents et les proches, désireux de ne priver les enfants qui les interrogent ni d'informations ni de possibilités de réflexion, s'efforcent de dire aux plus jeunes tout ce qu'ils savent ou croient savoir sur la couche d'ozone ou le maïs transgénique. Mais quand les questions portent sur Dieu, par crainte de réponses trop « courtes », eu égard à la difficulté du sujet, par souci d'honnêteté envers leur propre itinéraire, voire envers Dieu, beaucoup deviennent muets et souvent malheureux de l'être.

De vraies réticences apparaissent parfois. Pour certains, l'Église est un obstacle au même titre que n'importe quelle institution. Pourtant, la majorité des parents souhaite transmettre le meilleur de ce qu'ils sont et de ce qu'ils croient pour aider leurs enfants à bâtir leur vie et à vivre en bonne intelligence avec les autres. Ils y engagent le plus profond d'eux-mêmes.

La rencontre de communautés de croyants

C'est pourtant la communauté tout entière qui est responsable de la transmission. C'est la rencontre des formes visibles de la vie religieuse des croyants qui fait venir d'autres questions aux enfants :

- Qu'est ce qu'ils font les gens à l'église ?
- Pourquoi il y en a qui mangent et d'autres pas ?
- Pourquoi les papas ne sont pas prêtres ? Et les mamans ?

Le vécu spirituel des croyants, leurs idéaux et leurs espérances, leurs fragilités, leurs combats, leurs fautes, leurs réconciliations, la relation que les croyants vivent avec leur Dieu et la représentation qu'ils s'en font, est très souvent le premier motif de l'intérêt porté à la foi ou de son refus. Même s'ils ne sont que des miroirs toujours déformants, ils sont un reflet de Dieu.

La Bible

Les enfants aiment les histoires. La Bible est une bibliothèque pleine d'histoires dont Dieu est le héros. Certains enfants vont boire les paroles du conteur. D'autres garderont leurs impressions dans les replis de leur cœur. Mais tous auront saisi que vivre en présence de Dieu est une immense aventure. Les enfants se rendront compte que des générations de gens ont cru en Dieu, se sont rebellé contre lui, ont été déçus, ont été consolés, ont trouvé dans ces récits un socle sur lequel bâtir leur amitié avec Dieu. Ils se sont posé les mêmes questions que nos enfants, même des vieux savants : « Quand on est déjà né, comment peut-on naître à nouveau ? ». Même les meilleurs amis de Jésus : « Si je ne le vois pas, je n'y crois pas ! » Même le soi disant premier homme : « Pourquoi on ne serait pas tout puissant ? Pourquoi il y aurait besoin d'un dieu ? »

Dire ce que l'on croit

Les questions enfantines ne sont jamais puériles. Si on ne leur donne pas de réponse sérieuse, même courte, l'enfant risque d'étouffer sa question pour longtemps, peut être pour toujours. Cela nécessite d'être vrai, de dire ce qu'on croit, ce qui nous pose problème. À chacun de répondre selon sa personnalité et les relations qu'il entretient avec l'enfant. À chacun d'oser parler de Dieu avec les enfants.

Débat

En définitive, que doit-on transmettre, notre foi ou la foi de l'Église ?

Jean-Claude Reichert : Il y a cinquante ans, on transmettait, au catéchisme, les données de la foi à des enfants qui étaient déjà chrétiens. Mais aujourd'hui c'est la vie de foi elle-même qui est en cause. C'est elle que l'on voudrait transmettre. Or, on le sait bien, c'est là une mission impossible. On ne transmet pas la vie de foi, on rend possible sa naissance justement en vivant soi-même et en Église sa vie de foi. Maintenant il y a, dans le devoir de transmettre, un devoir d'honnêteté vis-à-vis de la foi reçue. Ce n'est pas notre histoire personnelle de foi que nous transmettons, mais la foi de l'Église.

Le terreau est plus diversifié et inattendu qu'on ne le pense. Il y a des groupes de catéchèse où un enfant entraîne ses camarades, parfois même son propre père.

J.C.R. : Je ne veux pas discuter de la véracité de ce qui est ici rapporté, tout d'abord parce que c'est un phénomène connu. Je voudrais en profiter pour souligner ce qui se passe probablement dans ce groupe : les enfants qui y viennent et y attirent des adultes sont vraisemblablement pris par la qualité d'écoute, la possibilité de parler, d'être pris en compte, de pouvoir exister pleinement. Ce qui montre bien que le fait de transmettre n'est pas d'ordre technique mais qu'il est lié à la vie ecclésiale, à sa qualité. On n'apprend sans doute pas de choses bien particulières dans ce groupe mais la vie de foi y devient intéressante car elle irrigue la vie relationnelle toute entière.

Les clivages qui existent au sein de l'Église ne rendent-ils pas le terreau stérile ?

J.C.R. : Bien sûr. Il ne s'agit pas de nier la réalité. Pourtant ce qui a été inauguré avec le document *Aller au cœur de la foi* a été reçu comme une invitation à aller au-delà de nos positions, en nous invitant à nous rencontrer comme disciples toujours en chemin. Et de nombreux fidèles ont demandé à leur évêque de continuer sur ce chemin.

De nouveaux documents vont-ils paraître dans cette ligne ?

J.C.R. : Oui sans doute, mais il ne faut pas se précipiter sur les documents. La question qui est en jeu est beaucoup plus large que cela. C'est notre responsabilité personnelle à l'égard de la foi qui est engagée par cette démarche.

N'est-il pas dommage que l'on donne la parole à des communautés nouvelles dont on sait par ailleurs le prosélytisme ?

Jean-Marc Liautaud : D'abord je ne représente pas toutes les communautés nouvelles. Ensuite je tiens beaucoup au décloisonnement dont j'ai parlé : annoncer l'Évangile demande la synergie de tous les corps qui font l'Église. Je suis persuadé, parce que j'en ai fait l'expérience, que l'on y gagne beaucoup. Il y en a qui ont tel talent, tel souci, d'autres tel autre. Là où il y a rencontre, il n'y a pas seulement addition mais multiplication des dons. Et tout cela pourquoi faire. Pour aller honnêtement, humblement, vers les gens qui cherchent du sens.

Conclusions et perspectives

JEAN JONCHERAY*

« **On ne naît pas chrétien, on le devient** »

C'est ce que disait Tertullien au III^{ème} siècle. Ce n'est donc pas une découverte même si

* Jean Joncheray est prêtre, théologien et sociologue, ancien directeur de l'Institut de Pastorale Catéchétique de l'Institut catholique de Paris.

on semble mieux s'en apercevoir aujourd'hui. La transmission ne se fait pas automatiquement par la naissance. Nous nous rendons ainsi mieux compte que d'une part nous avons un rôle important à jouer dans la proposition de la foi – la transmission de l'Évangile ne se fera pas sans nous, automatiquement ou par la seule pression sociale – d'autre part ce n'est pas nous, parents, éducateurs, qui pouvons « transmettre la foi » : elle est une grâce, un don de Dieu. Les sacrements eux-mêmes ne portent pas de fruits d'une façon magique..

Diagnostic

Dans le nécessaire diagnostic que nous avons à porter, évitons de nous en tenir à la désignation d'une seule cause. Evitons l'illusion qu'en supprimant *La* cause, on trouverait la solution. On a désigné de nombreux facteurs. Prenons tout cela comme un défi à relever. Désigner le présent est nécessaire dans l'opération de diagnostic qui est une opération de discernement. Mais transmettre ne peut se faire que dans une relation au passé, au présent et à l'avenir. D'abord s'appuyer sur le passé : quelle autorité lui reconnaissons-nous ? Mais aussi quelle critique nous croyons-nous autorisés à en faire ? Ensuite désigner le présent, discerner ce qui s'y joue. Enfin ouvrir un chemin d'avenir : quelle confiance en l'avenir ? quelle espérance ? quelle imagination ? quelle foi en la vie...Le plus jeune de nos intervenants de cette journée, Frantisek Trestensky, nous a dit qu'il s'agissait de « donner un avenir à l'histoire ».

Perspectives ouvertes

Tout en gardant le mot « transmettre », peut-être pourrait-on le faire jouer dans une harmonie de mots plus vastes. *Proposer*, c'est un chemin de crête, entre imposer et simplement accompagner le mouvement. *Initier*, c'est faire partager une expérience, plonger dans un bain. Veillons toutefois à ce que ce bain ne soit pas seulement 'fixateur', comme en photographie ; évitons le langage d'initiés, les sociétés d'initiés, sociétés fermées...*Engendrer*, c'est aussi permettre à du neuf de naître. *Raconter* invite à réinterpréter, cela laisse l'histoire faire son chemin. *Autoriser*, c'est faire grandir, inviter à inventer, donner de l'autorité, rendre acteur...Toutes ces expressions montrent bien qu'il n'est pas question de simplement répéter. Elles invitent à la démaîtrise, à lâcher prise.

Dans l'Église, on a désigné traditionnellement le processus de transmission, par trois mots, qui ne se traduisent pas si facilement en français : *traditio*, *receptio*, *redditio*, trois termes actifs... À chaque moment du processus, il s'agit d'une démarche active, dans laquelle la personne est engagée, une réinterprétation, qui produit du neuf, qui transforme la personne. Et le processus est permanent.

Des personnes et des lieux

Toute personne, et pas seulement les spécialistes, est invitée à être acteur dans la transmission de la Bonne Nouvelle. Il s'agit de mettre en contact, cela passe par des relations interpersonnelles. Mais ces rencontres doivent pouvoir s'inscrire, se prolonger, et déjà naître peut-être aussi, dans des lieux précis, institués pour cela. Investissons les lieux qui existent, inventons-en d'autres si besoin.

Lieux de ressourcement, de « réception » et d'annonce, « restaurer un terreau de la foi » : ce sont les lieux liturgiques, les groupes de réflexion autour de la Bible, les équipes de mouvements, les communautés nouvelles... Ils existent et de nouveaux se créent.

Lieux où vivent les hommes. C'est là aussi qu'il s'agit d'être présents, dans ces lieux non confessionnels. Nous pouvons être « en Eglise » quand nous ne sommes pas 'dans l'église' : famille, école, vie associative, entreprise, monde du travail, médias...

Lieux d'accueil et de visibilité, proposés par les Chrétiens, lors des baptêmes, mariages, sépultures... Ces lieux institutionnels chrétiens sont aussi à investir et à évangéliser car sans des personnes qui y vivent de l'Évangile, ils risquent de devenir des structures vides, voire qui bloquent l'accès.

Conclusion

On peut parier sur l'avenir en disant qu'une religion qui s'adresserait à des personnes libres et responsables, sans vouloir s'imposer au moyen des pressions sociales et familiales, mais en revendiquant une liberté d'expression personnelle et publique, pourrait bien être, selon la formule de Jean-Paul Willaime, « une religion de l'avenir de la religion »⁴.

Il faut que des « témoins » suffisamment crédibles puissent faire signe : personnes, groupes, institutions... Mais qu'il soit clair que ces témoins désignent autre chose qu'eux-mêmes. Qu'ils ne se contentent pas de dire « venez voir », mais qu'ils fassent aussi la démarche d'aller vers, de vivre avec. Pour cela, une recherche, dans le style de celle de Maurice Bellet, doit être continuée, qui aide à prendre conscience que ce qui est en jeu, ce n'est pas seulement ni d'abord le « religieux » mais l'humain.

La rencontre avec Jésus-Christ, dans l'Évangile, est toujours une provocation à augmenter une foi humaine, à grandir en humanité. Certains seulement, parmi les personnes rencontrées, étant amenées à devenir disciples, et parmi eux, certains à devenir Apôtres. La « transmission » dont l'Église se sent chargée et qui provoque la naissance de l'Église, à chaque génération, comprend toutes les dimensions de cette rencontre avec le Christ.

Savons-nous voir et écouter l'inattendu, l'imprévu ?

La transmission ne se fait pas forcément de père ou mère à fils ou fille. Elle peut se produire à l'envers, des enfants vers les parents. Et l'envers est aussi beau que l'endroit ! Dans le judaïsme et l'islam, actuellement, en France, des jeunes redécouvrent parfois une pratique religieuse que leurs parents ne leur avaient jamais transmise, parfois plus exigeante, plus radicale. N'en va-t-il pas de même un peu dans le christianisme. Acceptons aussi que la transmission puisse se faire des nouvelles Églises vers les anciennes.

Prenons le temps, les moyens, d'écouter les générations qui nous suivent. « Ecoutez Taizé » a suggéré Antoine Nouis. Écoutons les enfants auxquels nous a rendus attentifs Joëlle Chabert. Prenons en compte l'expérience des catéchumènes adultes, des recommençants. Laissons-nous émerveiller par leur témoignage. Aujourd'hui encore des « Samaritaines » mettent en contact des gens de chez nous avec Jésus. C'est vrai, le témoignage est confié à des « gens bien improbables ». L'Évangile n'a pas été confié aux scribes, mais à des pêcheurs, qui étaient des pêcheurs, à un publicain, pas plus fréquentable que les autres publicains, à des femmes, dont la vie n'était pas « mirobolante ». Et c'est toujours le cas aujourd'hui. Dans beaucoup de familles qui vivent au milieu des difficultés, sont à l'œuvre des passeurs de la Bonne Nouvelle. Regardons donc ce qui naît, puisque nous sommes invités à « naître quand on est vieux », regardons le neuf autour de nous. Il germe déjà.

Synthèse finale

JEAN-PIERRE ROSA

La crise de la transmission de la foi s'inscrit dans une crise de la transmission plus large, plus fondamentale, anthropologique. La question est : qu'est-ce qui peut donner aujourd'hui aux hommes le goût de vivre, des raisons de vivre, la foi en la vie ? À cet égard, même si l'Église subit les contre coups de cette crise qui nous fait notamment sortir de la « civilisation paroissiale », elle peut et elle doit saisir cette crise comme une triple chance.

Chance pour les chrétiens qui sont ainsi invités à se recentrer sur l'essentiel. Il leur faut d'abord se ressouvenir qu'« on ne naît pas chrétien, on le devient » et que c'est la tâche de toute une vie – et l'on sort ainsi de la civilisation paroissiale. Ensuite il leur faut prendre conscience du fait que la transmission de la foi ne se fait pas par nous, mais qu'elle ne se

⁴ Dans René Rémond (dir.) *Les grandes inventions du christianisme*, Bayard, 1999.

fait pas non plus sans nous – et c'est l'apprentissage de la démaîtrise, de la dépossession et tout en même temps l'appel à la responsabilité. Chance pour l'Église qui se trouve sommée de se désencombrer, notamment des questions d'intendance mais pas seulement, pour se recentrer sur l'essentiel : le cœur de la foi. Chance enfin pour les hommes à qui est proposée cette foi inouïe en la vie qui les tire vers le haut et les protège de la tentation toujours présente de l'inhumain.

Quelles sont les pistes ouvertes par la prise en compte positive de ce défi ? La première consiste à sortir d'un malentendu ou d'une double tentation : la transmission de la foi n'est plus de l'ordre ni du patrimoine ni du simple « accompagnement » au super marché des religions. Elle est de l'ordre de la proposition dans une société pluraliste. Elle doit trouver sa voie entre imposer (le patrimoine) et accompagner (le relativisme).

Des mots ou attitudes ont été mis en avant qui sont autant de pistes pour aujourd'hui. D'abord *initier*, avec des rites, des signes qui impliquent la dimension corporelle, mais sans figer ; ensuite *engendrer* c'est-à-dire permettre à du neuf de naître, mais sans volonté de maîtrise ; enfin *autoriser*, c'est-à-dire rendre acteur dans la perspective d'un héritage à faire vivre.

Concrètement cela se vit à travers des personnes et des lieux. Des personnes concrètes, c'est-à-dire chacun de nous, car toute personne est acteur de transmission. Toute personne vit ces rencontres essentielles où se joue le goût de la vie. Mais pour qu'il y ait rencontre, il faut des lieux à investir ou à réinvestir. Des lieux de ressourcement ou de découverte comme la liturgie, les groupes bibliques, les mouvements, les communautés nouvelles, les paroisses. Et puis, surtout, il y a ces lieux où vivent les hommes en quête de foi en la vie, alors que celle-ci se révèle dure, parfois impitoyable. Les Chrétiens doivent investir ces lieux décisifs où se joue le sort des hommes. C'est là qu'ils doivent se tenir. Avec respect, attention, humilité. L'hôpital, la prison, la banlieue, les familles, l'entreprise etc. Ils doivent y manifester sans relâche leur hospitalité et leur sens de l'humain. L'hospitalité vis-à-vis du monde et des questions qu'il nous adresse est en effet l'axe fondamental de notre foi en la vie. Elle en est le test. C'est en ces lieux, au cours de ces rencontres, que peut se vivre cette expérience fondatrice – qui n'est pas simple expérimentation – qui nous met ou nous remet sur le chemin de la vie.

Ces lieux et ces rencontres, vécus en Église, sont multiples, divers, parfois surprenants ou apparemment contradictoires. Sans perdre notre lucidité il nous faut absolument convertir notre regard pour les voir comme des facettes de l'unique vie de l'Évangile aujourd'hui.